Document généré le 10 août 2025 23:27

Sociologie et sociétés

L'anomie dans la biographie intellectuelle de Durkhein
Anomie in Durkhein's Intellectual Biography

Philippe BESNARD

Volume 14, numéro 2, octobre 1982

Regards sur la théorie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001066ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001066ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

BESNARD, P. (1982). L'anomie dans la biographie intellectuelle de Durkhein. *Sociologie et sociétés*, *14*(2), 45–54. https://doi.org/10.7202/001066ar

Résumé de l'article

Nombre de commentateurs ont décelé des inflexions, des discontinuités voire une véritable "coupure" dans l'itinéraire intellectuel de Durkheim. En s'appuyant sur l'état actuel de nos connaissances sur sa biographie tant intellectuelle que personnelle, il est possible de caractériser et dater assez précisément cette rupture contemporaine de Suicide. Même si plusieurs interprétations de Durkheim le présentent comme la sociologie de l'anomie, le concept d'anomie est loin d'être central dans l'ensemble de son œuvre : la production de ce concept coïncide avec une phase critique - anomique - de la biographie intellectuelle du père fondateur de la sociologie française.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'anomie dans la biographie intellectuelle de Durkheim

PHILIPPE BESNARD

On ne trouvera pas dans ce texte, fragment d'une étude d'ensemble sur le concept d'anomie, une discussion exégétique de cette notion dans l'œuvre de Durkheim. Notre propos est de situer la production du concept d'anomie, tel qu'il est développé dans le *Suicide*, en la rapportant à une phase proprement anomique de la biographie intellectuelle du père fondateur de la sociologie française. Nombre de commentateurs depuis Parsons (1937) ont cru déceler des inflexions, des discontinuités voire une véritable «coupure» dans l'itinéraire intellectuel de Durkheim. En s'appuyant sur l'état actuel de nos connaissances sur sa biographie tant intellectuelle que personnelle, il est possible de caractériser et de dater assez précisément cette rupture contemporaine de la rédaction du *Suicide*. En même temps nous discuterons plusieurs interprétations récentes de Durkheim et essaierons de dissiper l'illusion moderne qui consiste à le présenter comme le sociologue de l'anomie.

On se bornera à fournir quelques points de repère au lecteur qui serait peu familier de l'œuvre de Durkheim. Une première conception de l'anomie comme carence temporaire d'une réglementation sociale capable d'assurer la coopération entre fonctions spécialisées apparaît dans la *Division du travail social* (1893). Dans *le Suicide* (1897), l'anomie est conçue comme un mal de l'infini procédant de l'illimitation du désir humain, de l'indétermination des objectifs à atteindre, de l'incertitude sur les espérances légitimes. Cette anomie est au cœur de l'idéologie des sociétés industrielles et s'inscrit jusque dans ses institutions. Entre *le Suicide* et la préface à la seconde édition de la *Division du travail* qui paraît en novembre 1901, le mot anomie n'apparaît plus sous la plume de Durkheim, à une exception près. Mais la thématique qui ne connaît pas d'enrichissement ni d'inflexion notable est reprise dans deux cours professés à Bordeaux : le cours

« Physique des mœurs et du droit » dans la version qui a été publiée sous le titre *Leçons de sociologie* (1950) et qui aurait été rédigée, selon Mauss, entre 1898 et 1900; le cours sur *l'Éducation morale* (1934) qui constitue le prolongement du *Suicide* sur bien des points et dont la rédaction peut être selon nous datée, par divers recoupements, de l'année universitaire 1898-1899. À partir de 1902 le mot et le concept disparaissent de l'œuvre de Durkheim et ne seront d'ailleurs pratiquement jamais repris par aucun de ses collaborateurs et disciples.

DURKHEIM N'EST PAS LE SOCIOLOGUE DE L'ANOMIE

Cette disparition suffirait déjà à jeter quelque doute sur la présentation devenue courante — mais relativement récente — de Durkheim comme sociologue de l'anomie (par exemple Duvignaud, 1965; Nisbet 1965 : 6). Quoiqu'elle soit devenue banale, cette interprétation n'a d'ailleurs été argumentée de manière substantielle que par Marks (1974). Selon lui, tous les écrits de Durkheim doivent être compris comme autant d'efforts pour proposer une solution à l'anomie. Loin d'avoir abandonné cette préoccupation après le *Suicide*, il n'a cessé de chercher des remèdes à l'anomie des sociétés modernes d'abord dans les corporations, ensuite dans la société politique *(Leçons de sociologie)*, dans l'éducation *(l'Éducation morale)*, et s'est tourné enfin vers une théorie cyclique de l'émergence des normes produites dans les périodes d'effervescence collective *(les Formes élémentaires)*. Ce type d'interprétation est séduisant et toujours défendable; de la même manière on a pu soutenir que Durkheim a été constamment obsédé par la question du pouvoir politique, même et surtout quand il n'en parlait pas (Lacroix, 1981). Si par « Durkheim sociologue de l'anomie » on entend qu'il a été tout au long de sa carrière intellectuelle préoccupé par l'état de « crise » des sociétés européennes et qu'il s'est interrogé sur les conditions du consensus dans les sociétés modernes, il est difficile de ne pas souscrire à l'interprétation de Marks. Mais cela revient à diluer le concept d'anomie en lui ôtant toute signification précise, ou à l'utiliser comme un notion rubrique recouvrant des situations diverses comme le fait précisément Marks quand il voit dans l'égoïsme une composante de l'anomie.

On ne peut fournir ici les arguments qui nous paraissent établir la nécessité d'une distinction entre égoïsme et anomie, ou entre intégration et régulation, question qui a été l'objet d'une véritable controverse entre les interprètes du *Suicide*. Mais, dès lors que l'on tient cette distinction pour fondée, il est facile de soutenir une interprétation différente de celle de Marks, à savoir que Durkheim a constamment cherché des solutions à l'égoïsme. Considérons les textes postérieurs au *Suicide* que Marks sollicite. On se rappelle que dans *l'Éducation morale* Durkheim distingue deux éléments de la moralité, l'attachement aux groupes et l'esprit de discipline, qui sont antithétiques respectivement de l'égoïsme et de l'anomie. Quand il les confronte dans la 7e leçon, il rapporte cette dualité à la distinction courante entre le devoir et le bien. « Le devoir, c'est la société en tant qu'elle nous impose des règles, assigne des bornes à notre nature; tandis que le bien, c'est la société, mais en tant qu'elle est une réalité plus riche que la nôtre, et à laquelle nous ne pouvons nous attacher sans qu'il en résulte un enrichissement de notre être » (1934 : 82). Après avoir montré que ces deux éléments de la morale dominent alternativement chez l'individu comme dans les sociétés, Durkheim affirme que les sociétés européennes sont engagées dans une phase critique où l'esprit de discipline « a perdu de son ascendant »; dans ces conditions, « il n'y a de ressource que dans l'autre élément de la morale » (p. 86). « La seconde source de la moralité » doit venir « compenser ce que la première a de provisoirement, mais de nécessairement insuffisant » et il faut donc « entraîner les individus à la poursuite de grandes fins collectives » (p. 87). « Dans les conditions présentes, c'est surtout la foi dans un commun idéal qu'il faut chercher à éveiller » précise encore Durkheim comme s'il renonçait à trouver un remède à l'anomie et préférait tenter de résoudre le problème de l'égoïsme. Et de fait dans la deuxième partie plus « pratique » du même cours, quand Durkheim voit dans l'école « le moyen, peut-être le seul » (p. 199) de ranimer la vie collective et de susciter des groupements nouveaux, ce n'est pas à l'anomie qu'il entend remédier mais bien à l'égoïsme.

Il n'en va pas autrement de la conclusion des *Formes élémentaires de la vie religieuse* et notamment du célèbre passage sur lequel s'appuie Marks : « Un jour viendra où nos sociétés connaîtront à nouveau des heures d'effervescence créatrice au cours desquelles de nouveaux idéaux surgiront, de nouvelles formules se dégageront qui serviront, pendant un temps, de guide à l'humanité » (1912 : 611). Ici encore l'émergence des buts communs, des sentiments collectifs est mise en rapport avec des faits de morphologie sociale, les mouvements de concentration et de dispersion de la société. Si l'on veut donc chercher en amont et en aval du *Suicide* un thème dominant de la sociologue durkheimienne c'est bien plutôt vers la théorie de l'intégration que vers celle, inachevée, de la régulation qu'il faut s'orienter[1].

Ainsi s'explique mieux cette disparition du mot anomie dans le vocabulaire durkheimien à partir de 1902. Les commentateurs qui se sont interrogés sur ce point ont avancé des interprétations plus cocasses que convaincantes. À en croire Duvignaud (1969 : 18), Durkheim n'a tout simplement pas « senti la fécondité exceptionnelle du concept d'anomie » et n'a pas aperçu « l'amplitude du concept qu'il définissait » (p. 20). Lacroix (1973) reprend la même idée mais en reliant, à juste titre, cet abandon à une réorientation de la problématique durkheimienne. Il va cependant un peu vite en besogne quand il soutient que, en glissant « d'une théorie de l'homme socialisé à l'idéalisation de ce qui socialise l'homme », Durkheim « verse dans la métaphysique » et que son œuvre postérieure à l'anomie devient non scientifique (p. 291)[2]. L'explication de Cherkaoui qui à l'inverse, plaide pour une continuité de la problématique durkheimienne, paraît quant à elle un peu simple : si l'anomie « n'apparaît guère dans les ouvrages portant sur les institutions scolaires ou religieuses », c'est tout bonnement parce que « en tant qu'institution et milieu moral socialisant, l'école, comme la religion, ne peut conduire à l'anomie » (1981 : 37). Il est douteux que l'objet étudié puisse ainsi déterminer la problématique et d'ailleurs pareille explication fait bon marché, par exemple, des nombreux passages de *l'Éducation morale* où le thème de l'anomie est amplement développé.

Cette affaire de la disparition de l'anomie dans l'œuvre tardive de Durkheim se ramène à de plus justes proportions dès que l'on admet que l'anomie n'est pas le thème dominant de la pensée durkheimienne. Il convient pour cela de se déprendre à la fois d'une vision anachronique de son œuvre qui fait du *Suicide* sa pièce maîtresse[3] et de l'erreur constamment répandue qui consiste à présenter l'anomie comme le sujet essentiel du *Suicide*. Quand on lit ce livre sans idée préconçue, on voit bien que l'anomie est loin d'y occuper une place prédominante et qu'elle n'est pas considérée comme le principal facteur du suicide. C'est au suicide égoïste que sont consacrées le plus de pages ; c'est à son propos que sont produites le plus de données et qu'une théorie complète est avancée. Durkheim ne va-t-il pas d'ailleurs jusqu'à affirmer que « le type de suicide actuellement le plus répandu est le suicide égoïste » (1897 : 406) ?

C'est la même illusion qui porte à croire que l'appel à la restauration des groupes professionnels est en relation directe et nécessaire avec la conception durkheimienne de l'anomie. Cette question a suscité des points de vue contradictoires. Pizzorno (1963 : 28-29) voit dans le recours aux groupes professionnels le signe que Durkheim renonce, à partir du *Suicide*, à tenir les valeurs individualistes pour un instrument d'intégration. Filloux (1977 : 337-340) critique Pizzorno sur ce point et ne pense pas que ce qu'il appelle « l'hypothèse corporative » soit à relier à la seule théorie de l'anomie. Le premier argument qu'il avance est mal étayé : Durkheim aurait proposé la restauration des corporations bien avant le *Suicide*, dans le cours sur le socialisme. En fait, les deux textes sont contemporains, ce qui va plutôt dans le sens de Pizzorno. Sur ce point Filloux aurait

1. En cela nous rejoignons le point de vue de Traugott (1978) selon qui le thème de la concentration sociale est un leitmotiv des écrits de Durkheim, sans pour autant souscrire à sa vision implicitement continuiste du trajet durkheimien.

2. Lacroix est revenu depuis sur ce jugement hâtif (1981 : 127).

3. *Le Suicide* a été des quatre livres publiés par Durkheim de son vivant celui qui a eu le moins d'écho. Il a même été complètement refoulé par les durkheimiens et n'est sorti du purgatoire que dans les années 1950. Ce point est démontré dans notre étude sur le concept d'anomie.

dû s'appuyer sur la première référence de Durkheim au rôle que devraient jouer les groupes professionnels pour supplanter la déficience de la famille : on la trouve dans une leçon de son cours sur la famille professée le 2 avril 1892 (Durkheim, 1975, 3 : 47). Par ailleurs, Filloux montre bien que « l'appel aux corporations est surdéterminé » (1977 : 338) ; leur restauration doit permettre à la fois de moraliser la vie économique, de modérer les désirs individuels, de créer des pouvoirs intermédiaires entre la société politique et l'État, de renforcer la solidarité sociale voire de « fournir les lieux où s'élaborent ces effervescences créatrices dont la société a besoin pour évoluer et se transformer » (1977 : 340). Même s'il est vrai que la proposition de reconstituer les groupes professionnels est reprise et développée au moment même où Durkheim élabore sa problématique de l'anomie, elle n'en dépend pas étroitement. Plus que le remède scientifique à l'anomie, elle apparaît comme une solution un peu passe-partout à de multiples problèmes. Et, dans le même sens, il faut souligner un point qui semble avoir échappé à de nombreux commentateurs de Durkheim : le recours aux groupes professionnels est, dans le *Suicide*, présenté d'abord et surtout comme un remède au suicide égoïste. La restauration des corporations permettrait d'encadrer l'individu, de le tirer de son isolement, de resserrer le « tissu social » (1897 : 435, 438). Il est vrai que le suicide anomique est « justiciable du même traitement » (p. 440). Mais Durkheim s'étend moins longuement sur cet aspect et doit d'ailleurs convenir que le suicide qui résulte de l'anomie conjugale « ne saurait être arrêté par ce procédé » (p. 442).

ENQUÊTE SUR LA RÉDACTION DU *SUICIDE*

L'impression générale que donne l'économie du *Suicide* est que l'anomie paraît un ajout tardif à une démonstration qui se suffisait à elle-même. Autrement dit, le livre aurait été conçu et même écrit à deux moments différents ; ces deux moments ne seraient pas nécessairement très éloignés l'un de l'autre mais, comme ces années sont précisément celles d'une réorientation des intérêts et de la problématique de Durkheim, une telle dualité expliquerait bien des aspects du livre.

Nous avons mis ailleurs (Besnard, 1973) en rapport l'inachèvement de la théorie de la régulation — *i.e.* le délaissement du suicide fataliste — avec la place charnière qu'occupe le chapitre sur le suicide anomique dans le mouvement interne de l'ouvrage : c'est le moment où le modèle du juste milieu va être supplanté par le modèle de l'équilibre, où la rhétorique des types de suicide commence à masquer les relations entre taux de suicide et variables sociales. Cette métamorphose du schéma intellectuel de référence se produit au cœur même de l'ouvrage. La rupture est consommée dès le chapitre suivant sur les formes individuelles du suicide où apparaît, dans sa première page, l'expression inédite de « courants suicidogènes » (p. 312). Il est vrai qu'on trouve l'expression auparavant à la page 106 mais c'est dans une note en bas de page qui a de toute évidence été ajoutée après coup. Un autre signe de cette coupure est l'abandon vers le milieu du livre des analogies et métaphores organicistes ou physiologiques si fréquentes dans les premiers écrits de Durkheim et dans la première moitié du *Suicide*. On voit surgir une analogie nouvelle entre les forces morales et les énergies psycho-chimiques ou les courants électriques (p. 349) ; mais c'est surtout dans le langage plus traditionnel de la mer et des vents que Durkheim se complaît pour illustrer sa théorie des forces et des courants. De telles métaphores abondent à la fin de l'ouvrage (pour des exemples voir Besnard, 1973 : 40).

Quels autres indices, plus extérieurs, permettent, sinon de démontrer, du moins d'étayer fortement cette impression que le *Suicide* a été conçu et rédigé en deux temps ? Les dates des statistiques utilisées et des références citées ne sont pas d'un très grand secours. Les données originales sur la France transmises à Durkheim par Tarde concernent les années 1889-1891. Mais cela ne nous éclaire pas sur la date de rédaction du livre car il se trouve que ces années sont les trois dernières pour lesquelles les dossiers individuels des suicidés furent centralisés à Paris. Durkheim était donc dans l'impossibilité pratique d'utiliser des dossiers plus récents. En ce qui concerne les autres sources

statistiques, la seule chose à relever est que les données les plus récentes apparaissent dans le chapitre sur le suicide anomique (Bade, 1893 et Wurtemberg, 1892 alors qu'une série qui semble la même pour le Wurtemberg s'arrête en 1890 quand elle est utilisée à propos du suicide égoïste, p. 152).

On sait par ailleurs que l'étude du suicide correspond à un intérêt ancien de Durkheim. C'est le sujet de son premier texte non critique publié en 1888 «Natalité et suicide» dans lequel le modèle de la courbe en U est particulièrement en valeur et qui préfigure la théorie de l'intégration telle qu'elle sera développée dans le *Suicide*. Le suicide est également l'intitulé du cours public de sociologie qu'il donne à Bordeaux en 1889-1890. On ignore le contenu de ce cours mais Durkheim prouvait déjà s'appuyer sur une abondante littérature statistique (par exemple Morselli dont le livre *Il Suicido* date de 1879). On connaît aussi les références que fait notre auteur au suicide dans sa thèse de doctorat. Il faut noter enfin que dès 1892 une idée force de la théorie du suicide égoïste est formulée dans la dernière leçon du cours sur la famille : «le mariage n'a pas sur le suicide une influence comparable à celle de la famille» (Durkheim, 1975, 3 : 47). À ce propos le thème de l'anomie conjugale n'affleure même pas puisque Durkheim conclut : «Tandis que la famille perd du terrain, le mariage au contraire se fortifie» (p. 49).

Il est donc clair que bien des éléments de la théorie du suicide égoïste et du suicide altruiste ont pu être conçus au début de la carrière intellectuelle de Durkheim. Cependant il est hautement improbable que la rédaction ait été antérieure à 1895. En premier lieu, les chapitres sur les suicides égoïste et altruiste mentionnent ou utilisent quelques publications datant de 1895. Ensuite Tarde qui a transmis à Durkheim le dossier des suicidés ne devient chef du service de la statistique judiciaire qu'en 1894. Enfin, avant 1895, Durkheim est fort occupé d'abord par sa thèse puis par les *Règles de la méthode sociologique* publiées dès 1894 sous forme d'articles. Par contraste, les années 1895-1896 sont les plus creuses au point de vue publications de toute la carrière de Durkheim. Trois textes paraissent en 1895 dans la *Revue philosophique* : en février, un texte sur l'enseignement de la philosophie ; en mai, une réponse à des critiques formulées par Tarde sur la normalité du crime où il signale qu'il prépare un livre sur le suicide ; en fin d'année, une discussion de l'ouvrage de Westermarck sur les origines du mariage. Il publie également en 1895 un texte sur l'état des études sociologiques en France dans une revue italienne. Aucun de ces textes ne lui a demandé un travail important et le premier a sûrement été rédigé en 1894. En 1896, ce qui est beaucoup plus frappant chez cet auteur prolifique, il n'y a *aucune* publication, sinon une courte lettre de protestation (au sujet des critiques de Andler) publiée dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Il est vrai que pendant ces deux années Durkheim aborde dans ses cours des sujets nouveaux : la religion en 94-95, l'histoire du socialisme en 95-96. Mais c'est aussi le moment de la rédaction du *Suicide*.

Une indication supplémentaire nous est fournie dans une lettre à Bouglé du 16 mai 1896. Il lui précise qu'il a arrêté son cours depuis fin avril pour pouvoir se «donner tout entier» au livre qu'il prépare sur le suicide. Ainsi le recoupement de divers indices autorise la reconstitution suivante : l'essentiel du livre I et des quatre premiers chapitres du livre II auraient été rédigés du printemps à l'automne 1895, ce premier temps de la rédaction consistant à développer, actualiser, vérifier des hypothèses conçues antérieurement. Le reste de l'ouvrage aurait été rédigé de mai 1896 au début de 1897 (le livre paraît en juin 1897). Ces deux moments seraient ainsi séparés par le cours sur le socialisme. Or dans ce cours, plus précisément dans la douzième leçon qui a dû être professée en mars ou avril, apparaît le thème de l'anomie, l'idée que les désirs humains, à la différence des besoins animaux limités par l'organisme, ne peuvent être contenus que par «quelque force extérieure à l'individu» (1928 : 289). Certains passages de ce développement sont entièrement repris dans le chapitre du *Suicide* consacré au suicide anomique (comparer notamment 1928 : 289 et 1897 : 273). C'est là un nouvel indice à l'appui de notre hypothèse sur les deux temps de l'écriture du *Suicide*.

DE L'ANOMIE VÉCUE À L'ANOMIE THÉORISÉE

Mais pour que cette hypothèse rende compte des modifications importantes qui se produisent au sein même de l'ouvrage, dans son schéma explicatif et jusque dans son style, il faut aller plus loin et voir quels événements ont pu marquer l'itinéraire intellectuel de Durkheim à cette période.

Nous disposons sur ce point du témoignage de Durkheim lui-même dans le seul texte de lui qui touche à sa biographie intellectuelle. Il s'agit de la lettre adressée en 1907 à la *Revue néoscolastique* et où il répond à Deploige en se défendant d'avoir trouvé toutes ses idées chez des auteurs allemands :

> [...] C'est seulement en 1895 que j'eus le sentiment net du rôle capital joué par la religion dans la vie sociale. C'est en cette année que, pour la première fois, je trouvai le moyen d'aborder sociologiquement l'étude de la religion. Ce fut pour moi une révélation. Ce cours de 1895 marque une ligne de démarcation dans le développement de ma pensée, si bien que toutes mes recherches antérieures durent être reprises à nouveaux frais pour être mises en harmonie avec ces vues nouvelles. L'Ethik de Wundt, lue huit ans auparavant, n'était pour rien dans ce changement d'orientation. Il était dû tout entier aux études d'histoire religieuse que je venais d'entreprendre et notamment à la lecture des travaux de Robertson Smith et de son école (1975, 1 : 404).

Les termes très forts (révélation, ligne de démarcation) utilisés dans ce témoignage autobiographique ne laissent guère de doute sur l'authenticité d'une crise dans l'itinéraire intellectuel de Durkheim. Mais en admettant qu'elle ait été provoquée par ce cours sur la religion, pourquoi Durkheim a-t-il choisi de faire ce cours ? Faut-il suivre Bernard Lacroix (1981) quand il donne de cette « coupure » dans le trajet durkheimien une interprétation psychanalytique ? Le « retour du refoulé religieux » serait en relation avec la mort de Moïse Durkheim, le père de notre sociologue et le dernier rabbin d'une longue lignée. À l'encontre de cette interprétation, on peut faire valoir que Moïse Durkheim meurt le 4 février 1896. Lacroix, tenant ferme que la coupure doit se situer en 1895, nous explique que cette mort était « anticipée du point de vue de [ses] effets psychiques » (p. 164). Si on le suit sur ce terrain, il faut supposer une anticipation assez longue puisque le décès du père survient quinze mois après le début du cours sur la religion. D'autre part, Lacroix soutient ailleurs que la mort de son père n'a eu sur Durkheim d'effets psychiques marqués qu'à la fin de 1902 (moment où il se plaint effectivement dans sa correspondance d'une neurasthénie accentuée). Ne faut-il pas choisir entre l'effet anticipé et l'effet différé ?

Si l'on veut, en mettant de côté pareille objection, suivre ce type d'interprétation, il est possible de la documenter de manière plus précise et plus complète que ne le fait Lacroix. D'abord, ce retour du refoulé religieux va de pair avec le recours au primitif supposé être l'élémentaire. Il s'agit là d'un intérêt nouveau de la part de Durkheim et qui procède sans doute de son cours sur la religion. On sait (d'après une lettre ultérieure à Hamelin) que ce cours était au moins en partie consacré aux « formes originelles » de la religion. Le recours aux formes primitives, n'est-ce pas ce « moyen d'aborder sociologiquement l'étude de la religion » dont nous parle Durkheim dans sa lettre de 1907 ? Lacroix ne nous dit rien sur ce point et pour notre part, nous n'avons pas la compétence nécessaire pour déceler les implications psychiques de cette quête des origines et du primitif. Mais il y a sûrement là une piste à suivre dans cette perspective psychanalytique. On pourrait sans doute rendre compte du même coup des *résistances* de Durkheim à cette nouvelle inclinaison à laquelle il succombera bientôt. C'est en effet, curieusement, dans deux textes de 1895 qu'il s'oppose le plus nettement à la primauté de l'exploitation des matériaux ethnographiques. Dans son article sur l'état actuel des études sociologiques en France, il reproche à Létourneau son intérêt trop exclusif pour les peuples primitifs et soutient que « la sociologie doit principalement orienter ses recherches vers les sociétés qu'on peut étudier d'après des documents historiques, les informations ethnographiques ne devant servir qu'à corroborer et, dans une certaine mesure, éclairer les précédents » (1975, 1 : 78). Durkheim reste fidèle au précepte qu'il

avait énoncé (mais sans y insister, comme si cela allait de soi) dans les *Règles* (1895 : 132). La même critique est reprise et précisée dans la discussion du livre de Westermarck, publiée à la fin de 1895 et où, par ailleurs, apparaît l'expression « anomie sexuelle » (1975, 3 : 85). Ainsi cette « révélation » de 1895 ne s'est pas imposée d'emblée. Sans doute Durkheim n'en a-t-il tiré toutes les conséquences que plus tard et il serait donc bien au début de 1896 en pleine période de transition et d'incertitude.

L'année 1896 est d'ailleurs riche d'autres événements dans la biographie de Durkheim dont Lacroix ne souffle mot. C'est l'année du décès du beau-frère de Durkheim, le père de Marcel Mauss. On imagine les développements possibles sur la disparition de celui qui avait enlevé sa sœur aînée Rosine au jeune Émile[4]. Mais il est un autre événement dont l'importance est plus facile à cerner. Le 22 juin 1896 est publié le décret qui crée une chaire de science sociale à Bordeaux et y nomme Émile Durkheim, trois ans après la soutenance de sa thèse et neuf ans après son arrivée à l'Université de Bordeaux comme chargé du cours de « Science sociale et pédagogie ». C'est une promotion à double titre : d'abord une titularisation (avec l'augmentation de traitement qu'elle entraîne) ; ensuite l'intitulé de la chaire est « science sociale » tout court, ce qui était sans doute d'une grande importance aux yeux de Durkheim. Il faut ajouter enfin que cette période de sa carrière est celle où Durkheim est le plus en butte à des critiques. Les *Règles de la méthode sociologique* suscitent de vives oppositions portant sur la légitimité même d'une démarche fondée sur de tels principes. Non seulement la polémique avec Tarde prend un tour de plus en plus aigre durant l'année 1895, mais les positions de Durkheim sont violemment et fondamentalement contestées par des intellectuels proches de lui comme Lucien Herr (fin 1894) et Charles Andler (février 1896) (voir Lukes, 1972 : 296-319). Voilà qui a pu contribuer à semer le doute dans l'esprit de Durkheim.

Ainsi voit-on converger en ce premier semestre de 1896 des événements de la biographie personnelle et des événements de la biographie intellectuelle. Admettons que l'on veuille faire dépendre ceux-ci de ceux-là sans faire violence à la chronologie. Alors les événements personnels — et notamment la mort du père — auraient eu un impact non pas sur la découverte de la religion comme objet privilégié mais bien plutôt sur l'étude en cours sur le suicide. N'est-ce pas d'ailleurs parce qu'ils surviennent à un moment de déstabilisation intellectuelle, imputable à d'autres causes, que ces épisodes familiaux pourraient avoir eu une influence ? Comme le décès du père se situe exactement à mi-chemin de la rédaction du *Suicide*, on pourrait alors le mettre en rapport avec la rupture qui s'y produit et du même coup avec l'élaboration de la théorie de l'anomie. Allant plus loin encore dans cette voie, on pourrait relever que de même que la mort du père (février 1896) précède de peu la formulation du thème de l'anomie dans le cours sur le socialisme et dans le *Suicide* (avril-juin 1896), de même la mort de la mère de Durkheim (juin 1901) précède la reprise du mot et du thème dans la seconde préface de la *Division du travail* dont la rédaction doit se situer autour de septembre 1901.

Il est bien inutile de se laisser aller à de telles conjectures. Il suffit, pour notre propos, de bien caractériser la situation de Durkheim au moment précis où il développe sa conception de l'anomie : alors que de nouveaux horizons intellectuels s'ouvrent devant lui et qu'il s'interroge sur l'orientation de tout son travail, sa position familiale et sa position professionnelle sont transformées. Même si l'on veut minimiser la portée de ces deux derniers événements, il reste que la conjonction de ces facteurs a pu déterminer chez Durkheim un état de « désarroi intellectuel et moral », comme il aurait écrit, ou au moins d'incertitude et de doute[5]. Plus précisément, bien des traits qui lui parais-

4. Durkheim avait déjà adopté, en quelque sorte, Marcel Mauss qui avait renoncé à préparer l'École normale supérieur pour suivre son oncle à Bordeaux. À noter encore que le ménage Durkheim avait également élevé Henri Durkheim qui était venu à Bordeaux après la mort de son père Félix, le frère d'Émile, en 1889.

5. À noter que nous nous séparons complètement de Lacroix sur ce point. Faute d'avoir reconstitué une chronologie correcte, cet auteur, qui par ailleurs accorde tant d'importance à l'événement de la mort du père, pense qu'il n'a eu aucun effet immédiat parce qu'il survenait à un moment où Durkheim « était tout à la fièvre de la préparation du premier tome de l'*Année sociologique* » (1981 : 148). En fait, cette préparation est à peine entamée un an plus tard.

sent engendrer une situation anomique caractérisent sa propre situation : l'anomie domestique résultant de la mort du père qui le transforme en véritable chef de famille ; l'anomie progressive du succès professionnel longtemps attendu et, en même temps que ce succès, le trouble provoqué par « une critique un peu sévère » (comme il écrit dans sa description des formes individuelles du suicide anomique, 1897 : 323) ; enfin et surtout l'indétermination de l'objet auquel il va consacrer toute sa vie de travail, le vertige face à une soudaine ouverture de son horizon scientifique. On est donc en droit de se demander si Durkheim n'a pas transposé son expérience personnelle du moment dans sa conception de l'anomie. Ce qui est en tout cas hors de doute c'est que cette conception est élaborée dans la période la plus anomique de la vie de Durkheim. De là vient peut-être le caractère inachevé de la théorie de la régulation et aussi le fait qu'elle soit abandonnée malgré quelques reprises ultérieures qui n'en sont que des échos affaiblis, voire déformés (comme en 1906 dans le « Divorce par consentement mutuel »).

Ce qui démontre la réalité de cette phase critique dans l'itinéraire durkheimien, c'est le contraste entre les années 1896 et 1897. Considérons d'abord la gestation de l'*Année sociologique* telle qu'on peut la reconstituer d'après la correspondance Durkheim-Bouglé-Lapie (Besnard, 1979). Bouglé incite Durkheim à créer cette revue en avril 1896, c'est-à-dire en pleine période d'anomie. Durkheim ne semble pas faire preuve de beaucoup d'enthousiasme et sa démarche auprès d'Alcan n'a guère de résultat. En juillet, l'échec semble définitif et le projet ne prend véritablement corps qu'en février-mars 1897. Comment comprendre ces tergiversations initiales d'autant plus surprenantes que la nécessité de constituer une équipe qui se répartirait les tâches pour créer la science nouvelle était reconnue dans des écrits antérieurs de Durkheim ? N'est-ce pas un signe supplémentaire de la crise morale du printemps 1897 ? Si l'on voit, à la suite de Filloux (1977 : 40) dans la volonté de Durkheim d'être un chef d'école, environné de disciples, « le désir d'être autrement le père », alors il n'est pas illégitime de rapporter pareille décision à la mort du père, en précisant qu'elle ne pouvait être prise pendant une période qui était à la fois celle du deuil et celle de l'anomie.

En février-mars 1897, on voit au contraire Durkheim se mobiliser complètement dans la mise en chantier de l'*Année sociologique*. Il n'est que de voir comment il s'évertue à convaincre Lapie et Bouglé — quelque peu réticents sur la doctrine — en arguant de ce que la sociologie n'est, après tout, qu'une psychologie (*sui generis*, il est vrai). Au même moment, Durkheim s'est définitivement tourné vers le nouvel objet d'étude, entrevu deux ans plus tôt, et vers l'exploitation de nouveaux matériaux. Lapie sort abasourdi de son entrevue avec lui du 24 avril 1897 : « Au fond, il explique tout, *en ce moment*, par la religion ; l'interdiction des mariages entre parents est affaire religieuse ; la peine est un phénomène d'ordre religieux ; tout est religieux [...] Je n'ai pas la compétence voulue pour discuter avec un Monsieur aussi documenté et aussi sûr de ses affirmation *actuelles* » (lettre à Bouglé du 7 mai 1897). À noter que c'est Lapie qui souligne, pensant que pareille obsession ne peut être que passagère.

Ce « tout est religieux » se retrouve d'ailleurs en cette même année 1897 sous la plume de Durkheim dans sa discussion de Labriola. C'est un des arguments qu'il oppose au matérialisme historique : « La religion est le plus primitif des faits sociaux [...] Dans le principe, tout est religieux » (Durkheim, 1970 : 253). Le caractère tranché de la formulation traduit bien l'enthousiasme face à la « révélation » enfin acceptée. Parallèlement le virage est accompli qui conduit Durkheim à l'exploitation privilégiée des matériaux ethnographiques, puisqu'il rédige son mémoire sur la prohibition de l'inceste (terminé au début de novembre 1897). Il n'est pas jusqu'à la forme des publications qui ne soit modifiée : jusqu'en 1912, Durkheim n'écrira plus de livres, donnant la priorité aux articles de recherche, comme le feront d'ailleurs ses collaborateurs les plus proches. On voit donc bien que, sitôt la rédaction du *Suicide* achevée (début 1897), une page est tournée et que se clôt nettement la phase critique de la biographie intellectuelle dont l'apogée, au printemps 1896, coïncidait avec la théorie de l'anomie. La machine intellectuelle, après un moment d'égarement, est à nouveau sur ses rails. Durkheim peut faire ses adieux à l'anomie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BESNARD, P. (1973), «Durkheim et les femmes ou le *Suicide* inachevé», *Revue française de sociologie*, 14 (1), pp. 27-61.

BESNARD, P. (1979), «La formation de l'équipe de l'*Année sociologique*», *Revue française de sociologie*, 20 (1), pp. 7-48.

CHERKAOUI, M. (1981), «Changement social et anomie : essai de formalisation de la théorie durkheimienne», *Archives européennes de sociologie*, 22 (1), pp. 3-39.

DURKHEIM, E. (1888), «Suicide et natalité : étude de statistique morale», *Revue philosophique*, 26, pp. 446-463. [Repris dans Durkheim, E. (1975), 2, pp. 216-236].

DURKHEIM, E. (1893), *De la division du travail social*, Paris, Alcan.

DURKHEIM, E. (1895), *les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan.

DURKHEIM, E. (1897), *le Suicide. Étude de sociologie*, Paris, Alcan.

DURKHEIM, E. (1906), «Le divorce par consentement mutuel», *Revue bleue*, 44 (5), pp. 549-554.

DURKHEIM, E. (1912), *les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, Alcan.

DURKHEIM, E. (1928), *le Socialisme*, Paris, Alcan.

DURKHEIM, E. (1934), *l'Éducation morale*, Paris, Alcan.

DURKHEIM, E. (1950), *Leçons de sociologie. Physique des mœurs et du droit*, Paris, Presses universitaires de France.

DURKHEIM, E. (1970), *la Science sociale et l'action*, Paris, Presses universitaires de France.

DURKHEIM, E. (1975), *Textes*. Présentés par V. Karady, Paris, Minuit, 3 vol.

DUVIGNAUD, J. (1965), *Durkheim : sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, Paris, Presses universitaires de France.

DUVIGNAUD, J. (1969), «Introduction à Émile Durkheim», *Journal sociologique*, Paris, Presses universitaires de France.

FILLOUX, J.C. (1977), *Durkheim et le socialisme*, Genève, Droz.

LACROIX, B. (1973), «Régulation et anomie selon Durkheim», *Cahiers internationaux de sociologie*, 20 (55), pp. 265-292.

LACROIX, B. (1981), *Durkheim et le politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques et Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

LUKES, S. (1972), *Émile Durkheim; his Life and Work. A Historical and Critical Study*, New York-London, Harper and Row.

MARKS, S.R. (1974), «Durkheim's Theory of Anomie», *American Journal of Sociology*, 80 (2), pp. 329-369.

NISBET, R.A. (1965), *Émile Durkheim with Selected Essays*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.

PARSONS, T. (1937), *The Structure of Social Action*, New York, McGraw-Hill.

PIZZORNO, A. (1963), «Lecture actuelle de Durkheim», *Archives européennes de sociologie*, 4 (1), pp. 1-36.

TRAUGOTT, M. (1978), «Introduction», dans *Émile Durkheim on Institutional Analysis*, Chicago, The University of Chicago Press, pp. 1-39.

RÉSUMÉ

Nombre de commentateurs ont décelé des inflexions, des discontinuités voire une véritable «coupure» dans l'itinéraire intellectuel de Durkheim. En s'appuyant sur l'état actuel de nos connaissances sur sa biographie tant intellectuelle que personnelle, il est possible de caractériser et dater assez précisément cette rupture contemporaine de *Suicide*. Même si plusieurs interprétations de Durkheim le présentent comme la sociologie de l'anomie, le concept d'anomie est loin d'être central dans l'ensemble de son œuvre : la production de ce concept coïncide avec une phase critique — anomique — de la biographie intellectuelle du père fondateur de la sociologie française.

SUMMARY

A number of commentators have detected shifts, discontinuities, or even a real «break» in Durkheim's intellectual itinerary. On the strength of our present knowledge of his biography, both intellectual and personal, this break may be characterized and dated quite precisely as contemporary to his work *Le suicide*. Even though many interpretations of Durkheim situate him within the sociology of anomie, the concept of anomie is far from central to his work as a whole. The development of this concept coincides with a critical phase — characterized by anomie — in the intellectual biography of the founding father of French sociology.

RESUMEN

Muchos comentadores han encontrado inflexiones, discontinuidades, e incluso un verdadero «corte» en el itinerario intelectual de Durkheim. Apoyandose en el estado actual del conocimiento sobre su biografiá tanto intelectual como personal es posible caracterizar y dar fechas precisas a esta ruptura contemporanea del *Suicidio*. A pesar que varias interpretaciones presentan a Durkheim como el sociólogo de la anomia, este concepto esta lejos de ser central en el conjunto de su obra : la producción de este concepto coincide con una fase crítica-anómica- de la biografia intelectual del padre fundador de la sociología francesa.